Document généré le 12 oct. 2024 00:29

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Éloge de Victor Barbeau
À l'enseigne de la fierté et du respect de soi

René Dionne

Numéro 13, février 1979

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40439ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dionne, R. (1979). Éloge de Victor Barbeau : à l'enseigne de la fierté et du respect de soi. *Lettres québécoises*, (13), 49–52.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

s'inscrivent ses échecs, son ennui, ses hontes et ses joies, il est à la recherche d'une ferveur et d'un langage qui lui permettraient d'être autre.

Ces années de prison sont comme une seconde adolescence. Deux cris s'y répercutent. L'un qui se tourne contre le passé : « Ah ! puissé-je enfin me libérer de mon enfance ! » L'autre qui oriente la quête d'identité : « Comme j'ai besoin d'un langage ! » C'est une quête de l'autre en soi-même. Ou est-ce la recherche de soi en cet autre qu'on est ? Il me semble que par là, en cette incertitude même, le *Journal* de Marcel Lavallée rejoint celui de Saint-Denys Garneau même s'il en est aussi l'envers, mais tout cela serait trop long à démêler, à expliquer, à démontrer, je m'en tiendrai plutôt à la réflexion d'un vieil écrivain qui toute sa vie fut hanté par le Mal : « ce qui départage les hommes, ce ne sont pas tant leurs vertus ou leurs vices que le discernement du mal et du bien qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas. »

Du monde des prisons, le *Journal d'un prisonnier* ne m'aura à peu près rien appris. Et pourtant j'ai su — ou l'ai-je imaginé ? — qu'entre des murs, derrière des barreaux, parmi le « va-et-vient triste, stupide, résigné du bétail », quelqu'un, malgré ses échecs, voulut un jour vivre de la ferveur de l'esprit, et y parvint parfois.

Jean-Louis Major

1. Marcel Lavallée, *Journal d'un prisonnier*, L'Aurore, 1978, 310 pages.

Les Essais I

Éloge de Victor Barbeau

À l'enseigne de la fierté et du respect de soi

Je n'ai jamais rencontré Victor Barbeau, je ne l'ai même jamais vu, sauf une fois, peut-être, à la télévision ; pourtant, j'ai l'impression de l'avoir toujours connu. À quoi cela tient-il ? Qu'est-ce qui explique que son visage me soit plus présent que des dizaines d'autres que j'ai vus maintes fois et dont les traits se sont estompés jusqu'à disparaître complètement dans la brume de mes souvenirs ?

Le personnage

Cette connaissance de Barbeau relève sans doute de la personnalité de l'homme ; elle s'est imposée à moi, par l'intermédiaire de mes maîtres, dès mes jeunes années de collège. Nous aimions les gens qui avaient du courage, du dynamisme, de la classe (comme l'on disait), et Victor Barbeau en avait plus que tous. Par ses *Cahiers de Turc* (1921-1922, 1926-1927), pleins de pages féroces, il avait occupé la première place parmi ceux qui combattaient pour la qualité de notre langue ; *le Ramage de mon pays*, ou le français tel qu'on le parlait et l'écrivait au Canada (1939), avait servi d'utiles leçons, provoqué des

prises de conscience salutaires. Au temps de Groulx et du Bloc populaire, Barbeau apparaissait comme un lutteur inlassable qui, à travers livres et articles, comme dans ses conférences et dans ses cours, menait implacablement le combat nationaliste sur le front, essentiel alors comme aujourd'hui, de la langue à défendre à la fois contre l'ignorance et contre le laisser-aller.

Le photographe André Larose[1] a bien saisi cet aspect magistral de la personnalité de Barbeau : le regard lumineux, franc, honnête, dirigé tout droit devant soi et légèrement vers le haut, comme en contemplation de l'idéal à atteindre ; le sourire ouvert, mais mesuré ; des lèvres minces, aptes à bien placer les mots, que ce soit avec ironie ou avec sensibilité ; l'oreille fine, délicate pour l'écoute de la réalité québécoise d'alors, qui naît ; la chemise blanche, la cravate rayée, l'une et l'autre impeccables comme toute la mise correcte et élégante de celui dont la tenue vestimentaire, que ce fût derrière le pupitre du professeur ou derrière le comptoir du magasin coopératif (Victor Barbeau y portait volontiers le tablier blanc de l'épicier sur son complet de professeur), allait de pair avec celle de la langue et des manières ; un visage clair, qui n'a rien de hautain et, pourtant, domine et rejoint son vis-à-vis, tellement la force du caractère et la finesse de l'intelligence ressortissent ici à une intense humanité (j'entends par là que la force spirituelle qui anime le corps l'investit jusqu'à le transfigurer, l'arrachant à la pâte pour le faire fine fleur).

L'homme

Comme tout protagoniste de l'action collective, Victor Barbeau a connu ses heures de moindre enthousiasme, sinon de moindre courage ; ce sont d'ordinaire celles, pénibles, où le succès se laisse entrevoir comme plus incertain que lointain, entraînant ainsi la défection des compagnons et des camarades qui, commun des mortels, n'admirent et n'écoutent leurs chefs que le temps où leurs intérêts particuliers, souvent égoïstes, se trouvent profiter sûrement de l'intérêt du groupe. C'est dans un de ces moments de fatigue et de désenchantement, me semble-t-il, que le photographe de la Société Radio-Canada[2] a surpris, un jour, Victor Barbeau. Le militant a l'air triste et dur ; son visage est sombre ; plus de sourire : la bouche fermée, les lèvres font la moue, légèrement ; le regard s'est cabané ; on dirait que le batailleur (il le reste par la fermeté de ses traits, ramassés, et les plis de son front soucieux) n'envisage plus l'avenir avec son optimisme coutumier ; au fond, il ne fait que recueillir sa pensée et ses énergies pour la nouvelle lutte dure qui s'annonce. C'est le second aspect de la personnalité de Barbeau, celui de l'homme intelligent qui n'en revient pas de la stupidité de ses compatriotes qui laissent aller à vau-l'eau leurs biens les plus précieux : leur langue d'abord, leur culture ensuite et, souterrainement, inconsciemment, avec la bonne foi inculquée à leurs pères par le pernicieux Rameau de Saint-Père, pour la plus grande satisfaction de leurs colonisateurs (Anglais, Américains, Français), leur économie, dont ils n'ont jamais bien su, d'ailleurs, faute d'aspirations et d'éducation plus encore que de moyens, contrôler autre chose que des bribes. Devant l'atonie d'un trop grand nombre, il s'attriste, lui qui n'a jamais cessé de lutter, souvent seul, la plupart du temps avec un petit groupe (prônant la coopération, par exemple), pour le salut de tous.

L'ouvrier

Pas plus qu'il ne comprendra que l'on joualise, il n'accepte que l'on gaspille ; de la vulgarité, il a horreur à tous les niveaux et dans tous les domaines. Il a pris la *Mesure de notre taille* (1930), il l'a trouvée insuffisante ; *Pour nous grandir* (1937), il a essayé d'expliquer les misères de son époque. Il a travaillé

pour les petits (*Initiation à l'humain*, 1944), plaidé pour l'humanisation de la société politique au nom du bien commun (*Libre Examen de la démocratie*, 1960). Il a tenté de rendre service partout où il a cru pouvoir être utile. Il a fondé des périodiques : *L'Économiste* (1929-1940), *Le Coopérateur* (1940-1943), *Liaison* (1946-1950), les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (en 1956) ; un magasin coopératif : « La Familiale » (1937-1960) ; l'Alliance des coopératives de consommation, qui est devenue la Fédération des Magasins Coop ; (avec le Père G.-H. Lévesque), le Conseil supérieur de la Coopération, que l'on connaît maintenant sous le nom de Conseil de la Coopération du Québec ; l'Académie canadienne-française (en 1944) ; (avec des confrères et des collègues), la Société des écrivains canadiens (en 1937) et l'Académie des sciences morales et politiques (en 1961) ; etc. Il a collaboré à divers journaux et revues : *L'Action nationale, L'Actualité économique, Le Canada, Le Devoir, Le Nationaliste, L'Ordre, La Patrie, La Presse*, etc. ; distribué un bulletin de linguistique ; présidé maintes sociétés, littéraires entre autres : la Société des auteurs canadiens (section française, 1927-1930), le P.E.N. Club (centre de Montréal, 1939-1944), etc. ; participé à des entreprises de toutes sortes, toujours dans un but nationaliste ; enseigné la langue et la littérature françaises à l'École des hautes études commerciales de Montréal (1925-1963), la littérature française contemporaine à l'Université McGill (1939-1942), le coopératisme à l'Université Laval (1939-1943), etc.

En somme, l'activité de Victor Barbeau a été aussi diversifiée que pouvait et devait l'être à cette époque celle de tout Québécois qui se sentait quelque responsabilité nationale ; préparé à tout (*sic*) par la culture des idées générales, l'on faisait un peu de tout, en bon humaniste plutôt qu'en scientifique. C'était le temps de la lutte d'un ou de quelques-uns au nom de tous, pour tous. S'il y avait du don-quichottisme et de la bayardise (le déboulonnage puritain de nos héros de naguère m'oblige de recourir à des référents étrangers, le dollardisme et la verchèrise n'étant plus de mise) dans le Canada français de ces années-là, aujourd'hui que l'on s'en remet par trop facilement, mollement, du sort collectif aux soins du gouvernement, l'on a peut-être gagné momentanément à l'opération politique, mais qu'en est-il de l'action commune au niveau de chacun ? Pour deux ou trois chefs charismatiques, efficaces avec l'aide de quelques collaborateurs fidèles (rares), que d'autres (possibles) qui se taisent (suiveux) ou grommellent (critiqueux) avec la masse qui attend (clamante) ses frites et son coke, sa bière et ses pretzels !

Une époque à découvrir

Parler de Victor Barbeau, c'est, en effet, évoquer une époque, fameuse à mon avis, que l'on n'a pas encore assez étudiée, du point de vue littéraire et culturel entre autres, selon notre façon bien particulière de rejeter dans les ténèbres extérieures, grande noirceur ou pas, ce qui compte dix ans et plus, en somme les autres générations que la nôtre ; nous créons sans cesse, mais ne fondons vraiment pas grand-chose à force de refuser le passé même le plus récent. De ce point de vue, Samuel Chapdelaine, homme des recommencements perpétuels, nous représente assez bien. Dévoreurs de nouveautés (consommation immédiate, sur place), serions-nous nés pour la royauté galarnéenne du hot dog (cuisson facile, rapide) ?

À quatre-vingt-deux ans, Barbeau habite lucidement parmi nous, mais son temps est celui de l'avant-guerre (plutôt que de l'entre-deux-guerres, car de la première les Québécois se souvenaient surtout de la conscription et du cabinet d'union, lequel n'eut rien à voir avec l'unité canadienne, mais avec la coalition des plus forts, les majoritaires, comme aujourd'hui). C'était le temps, encore, d'Henri Bourassa, bien qu'il

commençât à faire vieux jeu avec son nationalisme canadien et ses idées peu féministes (euphémisme) ; celui d'Armand Lavergne, le coloré ; de Lionel Groulx, éducateur de sa nation grâce à ses dons d'historien, rhéteur et poète ; d'Olivar Asselin, plus que tous don Quichotte de la plume et de la pensée, s'acharnant à pointer sa lance férocement contre n'importe quel mauvais moulin de la langue et de l'écriture ; le temps d'Édouard Montpetit, qui, ayant compris l'Amérique, s'était fait une taille et une tête à sa mesure, ce qui n'enlevait rien au Québécois qu'il était, mais le rendait personnellement plus apte, sa montre à l'heure des maîtres du continent, à planifier le développement national. Il faudrait également mentionner, qui s'illustrèrent au temps de Barbeau, chacun à sa façon, Léon Gérin (« L'Habitant de Saint-Justin . . . », 1898 ; *Le Type économique et social des Canadiens*, 1937), Louvigny de Montigny (*La Langue française au Canada*, 1916 ; *La Revanche de Maria Chapdelaine*, 1937), Esdras Minville (*Invitation à l'étude*, 1943 ; *Le Citoyen canadien-français*, 1946), sans oublier François-Albert Angers (*Initiation à l'économie politique*, 1948), dont la présence continue de s'imposer dans les luttes nationalistes d'aujourd'hui. Si j'excepte Bourassa et Groulx (et peut-être ne le devrais-je pas ?), aucun de ces maîtres de notre pensée collective n'a fait l'objet d'études proportionnées à l'importance de son action. Leur humanisme ne trouverait-il plus de lecteurs à la mesure de sa valeur ? Ce n'est pas impossible.

Un portrait pour notre temps

Il en reste pourtant un certain nombre, collègues, amis et disciples, qui ont voulu rendre hommage récemment à Victor Barbeau en lui consacrant le quinzième *Cahier de l'Académie canadienne-française*. Parmi les vingt textes de cet ouvrage, tous de signataires différents, l'on compte des poèmes et des essais littéraires (par Rina Lasnier, Simone Routier, Suzanne Paradis, Andrée Maillet, Gustave Lamarche, Robert Choquette), des études diverses sur les oeuvres de Barbeau et ses sujets préférés (par René de Chantal, Fernande Saint-Martin, Marcel Trudel, Pierre de Grandpré, Gilles Marcotte, Jacques Poisson, Edmond Robillard) et des articles (par Roger Duhamel, Robert Rumilly, Jacques Hébert, Gérard Parizeau, Adrienne Choquette, Guy Frégault, François-Albert Angers) qui rappellent l'homme Barbeau et décrivent son action ; en l'occurrence, ce sont ces derniers qui intéressent le plus : ils aident à tracer pour notre temps un portrait de celui que Roger Duhamel considère comme notre « ultime paladin ».

Au sortir de cette lecture, Barbeau m'apparaît individualiste et désintéressé, impitoyable et bon, exigeant et dévoué, curieux et cultivé (« peut-être l'homme le plus cultivé de son temps, au Canada français », écrit Rumilly), acharné dans la polémique, lorsqu'il s'agissait des droits de son peuple et de ceux de l'intelligence. Il avait le « jugement libre et dur », la « réplique sèche », la « sensibilité cachée » (Rumilly). Esprit indépendant s'il en fut jamais, fier, féroce dans les combats de la langue et des idées, ennemi de toute stupidité, flagellateur des sots esprits et des bavards intempérants, lui qui avait tant à dire, il savait contenir son verbe, le faire concis à force de précision ; il économisait sur les mots comme Séraphin sur ses sous, ce qui nous a valu, en quelques lignes, des pages directes, franches, mordantes sur des livres et des écrivains de chez nous, ainsi qu'en témoigne *la Face et l'envers* (1966), choix d'essais critiques brefs, durs et durables comme leur langue de fer et de feu.

Professeur, Barbeau « traquait, impitoyable, l'insignifiance des idées à travers la vulgarité du style » (Rumilly) ; pour lui, la qualité de la langue laissait à juger de celle de la pensée. Il ne se serait pas penché longtemps sur un programme de français exposé au rythme de sept à huit fautes par page ; il aurait exigé de l'auteur et de l'enseignant qu'il donnât l'exemple. Gérard Parizeau rappelle le soir où, à la télévision, il y a quelques années déjà, Barbeau attaqua les tenants du joual. Je l'imagine facilement à cette heure altier comme jamais, lui qui aurait voulu que son peuple fût tellement orgueilleux de l'héritage, à ses yeux sacré, de la langue de ses pères (à ne pas confondre avec le parler pointu de Paris). Sans doute, pour lui, la bouche parlait de l'abondance du coeur, et lorsque la nôtre joualisait, déjà notre coeur avait joualisé, c'est-à-dire abandonné sa fierté aux pieds non pas du conquérant, mais d'un soi qui se méprise, avili. « Intolérant et magnifique » à cette occasion, se souvient Parizeau, « mais il avait raison ».

Et il avait bien le droit d'être exigeant, lui, maître chez nous de la correction et du bon usage, pionnier, grâce à l'Académie qu'il avait fondée, grâce à ses efforts personnels surtout, de bulletins de linguistique que l'Office de la langue française peut aujourd'hui fabriquer à l'aise avec les sous des contribuables alors que lui devait y pourvoir maigrement. Combien de milliers de dollars (je n'inclus pas le coût de remplacement des panneaux routiers . . .) aurait-il dépensé, lui, pour discuter du seul emploi des mots « arrêt » et « stop » ? Je ne sais pas, mais moins, en tout cas, que nos « officiers » grassement payés. Surtout, je crois, il en aurait appelé à notre originalité avant que d'en appeler à un Paris lointain, qui se fout bien, lui, des difficultés de lecture que les Québécois (touristes plus nombreux là-bas que les visiteurs de France ici) peuvent rencontrer en Europe. A-t-on vu beaucoup d'éditeurs français indiquer en notes les équivalents québécois des termes d'argot que l'on trouve de plus en plus dans les romans d'outre-mer (voir, par exemple, Clément Lépidis, *La Main rouge*; Patricia Finaly, *Tropique du valium* ; etc.) ? Ce qu'aucun éditeur de France n'a eu la complaisance de faire pour ses milliers de lecteurs québécois, certains de nos éditeurs n'hésitent pas (s'abaissent) à le faire pour quelques centaines (parfois) de lecteurs de là-bas. À quoi bon échapper à l'anglicisme d'ici pour tomber dans celui de France (voir Étiemble, *Savez-vous parler franglais ?*) ? Faire sa coqueluche du parisianisme, n'est-ce pas aussi un

Des Français à la défense de **Les Fées ont soif**

« Lettre ouverte à qui de droit ».

« Nous qui aimons le Québec, qui sommes à l'écoute des événements qui s'y déroulent, qui aimons sa littérature vivante née de la quête de liberté, nous sommes inquiets en apprenant qu'on peut là-bas interdire des oeuvres littéraires, censurées pour des raisons confessionnelles, condamnées pour avoir : « denié la suprématie de Dieu », « avili l'image du St-Esprit ».

Un écrivain comme Denise Boucher que nous connaissons et estimons ;

Ou qui que ce soit ;

Il serait bien triste que des groupes d'exaltés parviennent à donner au monde l'image d'un Québec qui n'aurait accédé à la liberté que pour tomber sous la domination de fanatiques d'un autre âge, et dont les outrances verbales feraient rire Dieu lui-même si on y percevait la soif de pouvoir et la promesse de violence.

Nous souhaitons qu'il se trouve, parmi les juges ou ailleurs, des personnes douées de raison pour se rendre compte du tort que peut en souffrir le Québec et pour mettre fin à cette folie.

Ont signés : Hanane Appoud, comédienne ; Monique Antoine, avocate à la Cour de Paris ; Colette Auger, avocate à la Cour de Paris ; Françoise Basch, professeur à l'Université de Paris ; Simone de Beauvoir, écrivain ; Cathy Bernheim, traductrice ; Bonna, peintre ; Georges Bonneaud, comédien au Théâtre du Soleil ; Monique Cahen, directrice de collection aux Éditions du Seuil ; Hélène Chatelain, cinéaste ; Monique Coornaert, sociologue, chargé de recherche au CNRS ; Josée Contreras, chargé d'étude ; Odile Dhavernas, avocate à la Cour de Paris ; Gilles Dinnematin, cinéaste ; Claire Etcherell, écrivain ; Christine Faure, enseignante à l'Université de Paris ; Jeanne Favret Saadat, technologue chargé de recherche au CNRS ; Geneviève Fraisse, chargée de recherche à l'INRP ; Pascale Hassoun, Jacques Hassoun, psychanalystes ; Nancy Huston, journaliste ; Luce Irigaray, écrivain ; Illiane Kandei, sociologue ; Julia Kristeva, écrivain ; Madeleine Leik, écrivain ; J.J. Lepel, écrivain ; Annie Leclerc, écrivain ; Emanuelle de Lesseps, traductrice ; Ariane MnOuchkine, Théâtre du Soleil ; Josyane Moutet, avocate à la Cour de Paris ; Catherine Nadaud, journaliste ; Mireille Nathan Murat, psychanalyste ; Françoise Picq, assistante à l'Université de Paris ; André Pieyre de Mandiargues, écrivain ; Anna Hingart, chanteuse lyrique ; Nadia Pingart, sociologue ; Denise Roche, écrivain ; Christiane Rochefort, écrivain ; Hélène Rough, enseignante ; Carole Roussopoulos, cinéaste ; Lella Seplar Pignon, journaliste ; Delphine Seyrig, comédienne ; Marie Joseph Sinat, ingérieur ; Philippe Sollers, écrivain.

Paris, le 23 janvier 1979.

N.D.L.R. : 25 janvier, l'injonction est levée.

avilissement ? N'aurions-nous pas le même droit de créer que possèdent nos cousins de France ? N'aurions-nous le privilège d'aucune originalité linguistique, nous qui réclamons notre indépendance ? Victor Barbeau, lui, a toujours su être lui-même, sans honte ; la dépendance servile et la flatterie lui ont toujours paru indignes d'un homme, le psittacisme aussi.

Critique littéraire, Barbeau fait montre de la même indépendance d'esprit. Il n'a pactisé avec aucun groupe, fait partie d'aucune coterie, cédé à aucune mode. Il lisait les oeuvres comme si elles lui avaient été destinées personnellement. Lui plaisaient-elles, il le disait carrément, ne ratant quand même jamais l'occasion d'en indiquer les points qu'il jugeait faibles, surtout au niveau de la langue. Le livre lui déplaisait-il, c'était l'abattage, parfois systématique, surtout si l'écrivain était récidiviste ou s'il avait provoqué un enthousiasme non fondé ; Barbeau se sentait alors tenu d'acculer au mur le dispensateur de mauvaise littérature et de raviver l'esprit critique des lecteurs. Pourquoi ? Parce qu'il aimait la littérature et voulait qu'on la respectât avec toute son intelligence. Cet amour lui tint toujours lieu de critère unique ; les auteurs le savaient, qui, en assez grand nombre, reconnurent son magistère. Plusieurs, dont Rina Lasnier, lui doivent probablement le bon début de leur carrière ; d'autres, telle Adrienne Choquette, ont exprimé généreusement leur reconnaissance au conseiller en écriture, qui, doux et charitable derrière son masque de franchise, n'a jamais refusé son aide à qui la réclamait.

La critique de Barbeau, comme le note Gilles Marcotte, est marquée au coin de la plus grande subjectivité ; elle n'a cure de ces grilles d'analyse qui sont censées apporter le salut scientifique aux universitaires en mal d'objectivité. Il semble que Barbeau sache d'instinct que cette prétendue objectivité risque de n'être qu'une technique raffinée de la pire subjectivité : celle qui, refusant de se reconnaître comme telle, trouve, sous un style incolore, inodore et sans saveur, le moyen de se justifier, soit en organisant une avalanche de preuves bien « dirigées », soit en réduisant au niveau de la machine, par une certaine science descriptive, ce qui est le fait (non le simple produit) d'un esprit libre et spécifiquement littéraire (créateur) dans la mesure même où ce fait, pour une part variable encore que ténue, échappe à l'impersonnel du fonctionnement. Barbeau n'a jamais oublié qu'une oeuvre bonne, littérairement parlant, s'adresse à quelqu'un (non à une machine) et qu'elle ne vaut qu'en autant que, à travers elle, s'instaure un dialogue entre son auteur et le lecteur : une oeuvre qui ne dit rien est un peu comme le bavard dont l'on peut admirer la volubilité, mais que l'on n'écoute guère, vite lassé par le fonctionnement du moulin. Je n'exclus pas, cependant, que certains auteurs puissent fabriquer leurs livres pour des « savants », mais comme cette clientèle est en fin de compte assez réduite et sophistiquée, ils ne doivent pas se surprendre que la majorité des humains lecteurs s'intéressent, davantage qu'à leurs exercices purement stylistiques ou structuraux, aux mortels qui écrivent et habitent les « best-sellers ». Peut-être lit-on quotidiennement comme l'on mange trois fois par jour : sans analyse, pour se nourrir ; Victor Barbeau savait déguster.

René Dionne

1. *Victor Barbeau: hommages et tributs*, numéro 15 des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, Montréal, Fides, 1978, 191 p. (La photo de Larose fait face à la page de titre.)
2. Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, tome II, Montréal, Librairie Beauchemin, 1968, p. 320, XVI-XVII.